

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 3

Artikel: Le secret du vieux vacher : (récit valaisan)
Autor: Décaillet, Joseph
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224397>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.



PANSU ET SÈ SKI

PANSU l'étai on bocon orgulhião. Se lâi avâi oquie de novi, lo lâi faillâi, medâi que cotâi pas trão tchè. Quand sa bossa n'étâi pas prâo bourinfilia po s'atsetâ, sâi on tenotmobile, sâi iena de clião comotive novalle que vant avoué cli l'électricité, eh bin, l'atsetâve dâi potré po lè guegnâi à temps lezi et à tsavon. L'étâi dinse dza du grand teimps.

On coup, l'avâi oïu dèvesâ de clião zaffère quemet dâi dâove de tenot que lè dzouveno se betant dèso lè pi. S'embrèyant adan avau lè dèrupite et vant tot drâi avau sein sè repreindre. Ludzant asse râ que lè z'einludze, à fère vè-re lè z'èpèlue. à clião que lè vouâtant. Lâi dîant dâi seki.

Seulameint Pansu l'avâi trovâ que clião seki l'étant trão tchè po lè z'atsetâ. Adan, po s'appreindre à lâi allâ l'avâi dèfarattâ sa vilhie seille à campoûta et s'étâi fè doû lan que l'avâi alièttâ à sè choque avoué la feçalla que l'étatsive la tiuva de sè vatsé quand lè z'aryâve. Et pu s'étâi asseyî avau lè rupe dè coute tsi lè. Mimameint su lo tâi dâi z'èbouèton à caïon, po châtâ. N'allâve, pas pi tant mau et tota la perrotse et la municipalité étant venu lo vè-re et l'èin étant ti dzalâo. Pansu ein étâi asse fiè qu'on piâo su on molan et dit à sa fenna quand la né l'â ètâ arrevâie :

— Te sâ, Suzette, ora que su suti avoué clião seki, vu allâ dèmeindze que vint pè la montagne. Lâi a de clião leque asse grante que tot nòu-tron Prâ-chètson. Mè redzoïo rido !

Mâ cein bourlâve la Suzette. L'avâi pouâre de cliâ montagne pllinna de crevêsse et de glièce. Lâi desâi :

— Na ! mon petit Pansu, vu pas que te lâi aulle. Po tè fère à dèrupitâ et t'ènuquâ avau lè rotse et lè melion que lâi a per lè.

Sè sant dinse tscagnî, trivougnî tota la veillâ; ion voliève felâ à la montagne et l'autra l'avâi pouâre et lo gravâve d'allâ.

Adan, tandu la né, Pansu s'è reveillî tot ein nadze, avoué dâi refrezon de pouâre. Sa fenna, que l'out ranquemalâ deïn son lhoï, lâi fâ dinse :

— Mâ, qu'a-to, mon poûro Pansu.

— Cein que i'è, que fâ ein dzemotteint Pansu, i'è fè on sondzo èpouârâo. Représèint-te vâi que i' ètâ parti po la montagne avoué mè seki. Tot allâve bin po coumeincî. Ludzîvo quemet l'ouïra, et lutsyîvo tant i'ètè dhoïo. Quand, tot d'on coup, mè su trovâ à onna pllièce que l'allâve asse râi que lo tâi dâo eliotsi dâo moti. On-na dèrupitâ à vo baillî la pi d'ouïe, asse prévonda que d'ice à la Sibérie et... mè vaitcè avau, avau. Diéro, cein a-te doîra ? Diabe lo mot que

i'èin sé. Mâ mè su trovâ à fin fond avoué lè tsamè et lè brè rontu.

Et Pansu plliorâve tant que la Suzette s'è mes-sa à tchurlâ assebin et l'â fè dinse à s'n' homme :

— Te vâi ora cein que t'è portant arrevâ. Avoué ta brelâre d'adî allâ pè cliâ montagnè. T'èin a bin dè plliè ora que t'a lè brè et lè tsam-bè trossâe. Cò vâo plliantâ lè truffyè sti saillî ? Lè z'hommo sant ti lè mîmo.

Marc à Louis.

Une mélomane. — Une dame nouvelle riche donnait une petite fête en son hôtel ; elle avait prié quelques artistes célèbres de venir s'y faire entendre, et parmi ceux-ci figurait le Quatuor Capet.

Or, les morceaux furent applaudis si chaleureusement par les invités que la maîtresse de maison, enthousiasmée, se précipita vers Capet et dit en lui serrant la main avec effusion : — Bravo ! mon cher maître, bravo ! Il faudra revenir à ma prochaine soirée... Et même, puisque vous avez eu tant de succès, vous pourriez augmenter votre petit orchestre.

SOUVENIRS DE VACANCES

(Histoire vraie.)

E soir-là, après le dîner, prolongé à plaisir à la lueur des étoiles, nous discussions avec les hôtes de passage de la petite pension.

Réunis par les hasards de nos itinéraires, nous allions le lendemain reprendre chacun notre route vers des contrées nouvelles que notre imagination nous peignait pleines de charme. Et voilà que dans un besoin d'expansion, nous nous plaissions à décrire ce que nous avions vu, avec cette exagération que le souvenir prend pour auréoler toutes choses.

La mer devant nous s'étendait merveilleuse et calme sous le clair de lune ; au loin, le phare lançait ses feux, quelques promeneurs attardés sur le sable encore tiède ou au sommet du Rocher de la Vierge, admiraient en silence.

Mais, dans notre groupe, on sentait le besoin de s'épancher, d'évoquer, devant ce paysage-là, d'autres paysages que nos yeux, que nos vœux n'avaient point oubliés.

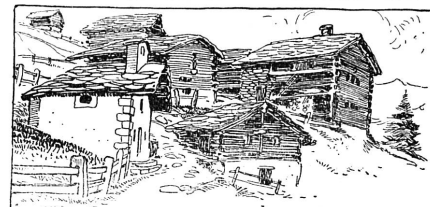
Nous parlions de la Provence que nous venions de quitter, de cette incroyable contrée où les vieilles pierres ont une histoire, de Lourdes et de ses grottes, du Cirque de Gavarnic si impressionnant de grandeur, de ce pays basque si curieux, où la langue est une énigme comme l'origine de ses habitants.

D'autres évoquèrent la Bretagne et ses paysages de granit rose, le Mont-Saint-Michel, ce roc perdu dans la mer, la riante beauté de la Touraine, les vieux manoirs normands.

Enfin, quelqu'un parla d'un air d'autorité. Il venait de Suisse, avait excursionné dans le Valais et s'était arrêté pour quelques jours dans un village au-dessus du « lac de Genève ». Alors, il décrivit la beauté de cette contrée-là : la grande nappe bleue au pied des coteaux de vignes, la fine silhouette des Alpes de Savoie, la grâce des petits villages piqués dans la verdure... et, tout à coup, comme il parlait, j'ai senti des cloches sonner dans mon cœur et une émotion très douce m'entreindre. Très fière, j'ai dit à mon interlocuteur : « Je connais cette contrée ; c'est là que j'habite. » — « Vous habitez là, a-t-il répliqué presque indigné, vous habitez là et vous voyagez ? Vous habitez là ? Mais qu'est-ce que vous venez faire par ici ? »

Et vraiment, ce soir-là, je me le suis demandé aussi.

Lisette.



LE SECRET DU VIEUX VACHER

(Récit valaisan.)

ENTEMENT, comme si elle comptait ses pas, la vieille jument allait par les chemins de traverse, traînant son char, écrasant les ornières. Une bonne odeur de foin coupé embaumait l'air et, dans la campagne maintenant dénudée, on entendait la douce chanson des sonnaillies du troupeau paissant là-bas, là-bas...

Ils étaient quatre, trois hommes et une femme, brunis par le soleil de juillet. Elle, la jupe retroussée, conduisait l'attelage d'une main gaillarde et ferme, tandis que ses voisins parlaient politique :

— Qu'est ce que tu penses d'Alexis, Antoine ?

— Je pense ! je pense que c'est « un pas grand chose » de se remettre avec les radicaux. Je le croyais plus fier que ça !

— Oh ! tu sais, de sa fierté « j'en » donne pas ça, fait Charles, le vacher, en faisant le geste de cracher par terre.

— Eh ! les hommes, on y est, clame la Justine en sautant du char, il s'agit de nous dépêcher. Il y a encore deux « limonées » à rentrer ce soir.

Le foin, fin sec, s'étale en « valamons » qu'une faible brise doucement caresse. Et les paysans, que la tâche talonne, empoignent leurs fourches et lèvent à bout de bras des monticules entiers. La Justine, perchée sur le char, comble les vides, aplanit. Et la limonée se complète.

Au retour la conversation dévie sur les amourettes passagères des jeunes d'aujourd'hui. On parle du fils à Albert, apprenti électricien à St-Maurice, qui, paraît-il, court après tous les jupons ; de la fille à Philomène, la Louise, qui ne craint pas d'en aimer quatre ou cinq à la fois. Ah ! cette jeunesse ! Sûr qu'on était autrement tenu dans le temps ! Une fille n'aurait jamais osé aller au bal sans que son galant vienne l'inviter. On « se l'aurait » montrée du doigt !

— Du reste, ajoute Charles, on n'avait pas tant de ces bals et de ces tralalas. Pas vrai, Antoine ?

— Risque pas ! Mais toi, est-ce que tu n'avais pas fréquenté dans le temps ?

— Oui ! un peu... mais ça a passé comme une lettre à la poste. Maintenant ma bonne amie, c'est ceci.

Et il brandit un portemonnaie vieux et râpé, à fermoir de laiton. Mais son geste a été si brusque que, de l'épaule, il faucha son paletot agrippé à l'échelette qui chûte avec un bruit mat. De la poche béante s'échappe un portefeuille bourré de coupures de journaux. Vivement, comme s'il craignait qu'on devançât son geste, le vieux vacher le saisit au vol, ramasse les paperasses et, nerveusement, en inventorie le contenu...

— Mais il manque quelque chose !

— Quoi ! fait Clément dont la main gauche semble rivée au fourrage.

— Une photo enveloppée dans du papier à fromage.

— Qu'est-ce que ça représente ?
 — Ça ne te regarde pas !... Mais dis-donc, il ne faut plus te gêner, continue-t-il en désignant du doigt la main de son interlocuteur. C'est toi qui l'as et tu me le laisses chercher !
 — Moi ? Pas vrai !
 — Comment pas vrai. Donne-moi ça, allons ouste !
 — Laisse-moi regarder !
 — Non.
 — Qu'est-ce que ça peut te faire ?
 — Non, non et non !

Il est maintenant debout sur la « limonée ». Ses poings se crispent, ses veines saillent, tout son corps tremble de rage contenue. Pâle, les yeux fixes, il dévisage tour à tour ses camarades, les provoque.

L'autre ne sait que dire, que faire. Se chicaner pour si peu ne vaut presque pas la peine. Encore si c'était pour de la politique ! Aussi tend-il la photographie à Charles en lâchant :

— Tiens-la, ta bonne amie ! Mais tu ne viendras plus nous raconter que tu te fiches des femmes !

— Que ce soit ma bonne amie ou une autre, ça ne te regarde pas que je te dis.

Et, précautionneusement, il la range dans la poche à palette, s'étend sur le foin, la tête enfouie dans son chapeau et se laisse bercer au rythme des roues..

Là-haut, sur la monumentale « tèche » de fourrage, dans la grange, Clément et Antoine convergent à voix basse, tout en équilibrant le tas. En bas, Charles et la Justine s'évertuent à servir ceux de la grange.

— Je parierais que c'est la photo de sa bonne. T'as vu comme il est monté sur son trente-et-un ?

— Faudrait lui jouer un tour.

— Oui ! Mais lequel ?

— Bon ! Fouiller pendant qu'il dort et tâcher de voir la tête de cette cliente. Je donnerais ma main à couper que c'est une de ses anciennes !

— Oh ! pour sûr ! Enfin on verra ce soir. Es-tu d'accord ?

— Oui, vers les dix heures.

Charles, lui, n'a rien entendu, ne s'est douté de rien. Et la nuit arrive lentement, arrêtant les travaux, baignant la ferme d'une mystérieuse et enveloppante brume. Seul le glou-glou de la fontaine trouble le silence de la campagne assoupie. Et la lune s'entoure d'une myriade d'étoiles..

Le vieux vacher a depuis longtemps gagné sa soupente, jeté ses habits à l'abandon sur une chaise. Il dort maintenant, les mains large ouvertes sur la bordure du drap, un vague sourire au coin des lèvres.

Antoine et Clément n'attendent que cela. Silencieusement ils se lèvent, passent leur pantalon et à pas feutrés approchent du siège sur lequel pendent lamentablement les vêtements de leur camarade.

— C'est dans la poche de « dedans », fait Clément.

— Oui, je crois. Ce qu'on va rire demain ! J'aime mieux être à ma place qu'à la sienne.

Voici le portefeuille.. la photo.. Vite Antoine déplie le papier à fromage et...

— Ah ! bien non alors, si je m'attendais à celle-là !

— Quoi ?

— Tiens ! Regarde.

Et Clément peut enfin satisfaire sa curiosité. Dépit, les yeux tout ronds de surprise, il retourne cette photographie de vieille femme, aux épaules recouvertes d'un fichu, et dont la main déjà tremblotante a tracé au bas :

A mon Charles


Que le bon Dieu te garde et te protège.

Ta maman.

Joseph Décaillet.

La Patrie Suisse. — Encore un beau numéro que celui du 2 janvier. M. Jean Bauler retrace la carrière de M. Motta, président de la Confédération ; W. Thomi nous conduit dans un village de pêcheurs, Portailban, et nous initie à la vie du lac. Un amusant article rétrospectif fait l'histoire des ascensions à grande hauteur en ballon. De nombreuses actualités, des variétés, des contes, une page humoristique complètent ce numéro, composé de manière à intéresser chacun.

LE NOMBRE TREIZE

 A petite Mme B... donnait, l'autre soir, un dîner dans sa villa. Les convives étaient sur le point d'aborder le potage, quand l'un d'eux se leva et, d'un ton quasi sépulcral (comme on dit) fit remarquer qu'« on allait être treize à table ».

— Bah ! fit Mme B..., vous voulez rire !... Comment ! Vous craignez encore le nombre treize !... Mais il y a longtemps que cette superstition est démodée !...

— Pour vous, peut-être, madame, mais pas pour moi... J'ai en effet de bonnes raisons de craindre le nombre treize.


Et, d'une voix, tout à fait sépulcrale, cette fois, il expliqua :

— Un treize, nous avons été treize à table, et l'on a servi treize plats à dîner... Et comme de juste, un des convives est mort... un vieillard de soixante-treize ans..

— Le lendemain ? interrogea quelqu'un.

— Non, monsieur, exactement treize ans après.

LES HERBES DE LA SAINT-JEAN

 ES campagnards ont toujours accueilli avec méfiance les drogues savantes aux noms étrangers, vendues par les apothicaires sous formes de pâtes, baumes, pilules et onguents. Ils accordaient une valeur bien supérieure aux herbes des prés et des champs, des talus et des haies ; ces « simples » merveilleux, vrais guérisseurs de tous les maux, plus forts que les « maidzos » et les rebouteux.

Bien des savants, des herboristes ont cherché à remettre en honneur la cueillette et l'emploi des plantes médicinales ; citons simplement le Dr Bourget, l'abbé Kunzle.

En l'an de grâce 1745 paraissait chez Pierre Pellet, imprimeur à Genève, un petit volume sans prétention, dont voici le titre prometteur :

*Par terre de médecine domestique
 Où l'on trouve les vertus des plantes les plus familières, avec leur usage et préparation, pour la guérison et soulagement des maladies, accidents du Corps humain, le tout recueilli et fondé sur l'expérience des habiles dans l'Art, depuis 40 ans dans le pays de Vaud.*

L'auteur, qui se cache sous les initiales de I. R. M. M., dédie son livre, selon la coutume ancienne, « Aux Nobles et vertueuses Dames, les Epouses de nos Illustres Seigneurs du Petit et Grand Conseil de Ville de Berne ».

« La pièce qui vous est offerte — leur dit-il — est un fruit qui doit véritablement sa conception au désir que son Auteur a eu de rendre service au Public... Nous vous prions de le recevoir favorablement en votre protection, comme des Mairaines généreuses et charitables, pour le défendre contre les insultes des yeux et cœurs malins... Ce sont les vœux de celui qui, sous votre permission, se dit avec un dévouement plein de profond respect, Très honorées Dames, votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

Les plantes, « qui ont été éprouvées dans notre climat », sont classées par ordre alphabétique pour faciliter les recherches et l'ouvrage renferme encore un « Indice des maladies, incommodités et accidents » avec, en regard, le nom des plantes « qui en sont un secours assuré ».

Il y en a ainsi pour « aiguïser l'appétit, recréer le cerveau, guérir les douleurs de côté, lâcher le ventre, fonder les dislocations, débarrasser le foye et la ratelle, embellir la fasce, déchasser les puces, entraîner la bile par le bas, raréfier les humeurs crasses, soulager la morfondure des pieds, nettoyer les yeux et raffermir les gencives ».

Laissons parler maintenant notre savant médecin :

Absinthe. patois *Groufort*. — La décoction de ses feuilles et fleurs en vin entraîne les humeurs bilieuses de l'estomac et du ventre et ainsi provoque l'urine, et guérit la jaunisse ; on en fait l'extrait de cette façon : cuisés quantité de cette plante dans de l'eau de fontaine jusqu'à papet, coulés cela par un linge fort dans un chaudron et recuire cette colature jusqu'à consistance de miel clair, serrés cela en pots de verre ou de terre ; pour le besoin, on prend de cela la grosseur d'une demi noix avec du vin, qui rétablira tou-

tes infirmités de l'estomac et chassera toute vermine du ventre. La poudre de cette herbe trempée dans du vinaigre et attachée sur le nombril chasse aussi cette vermine.

L'Aune. herbe. — La décoction de sa racine en vin provoque l'urine. La poudre bien subtile de la même racine pètrie avec du miel, tenue sous la langue longtemps, soulage à merveille la toux et attire les humeurs crasses et lentes du poulmon par le crachat.

Aune arbre. patois la *Vernaz*. — Chacun ne sait pas que ses feuilles fraîches mises à la plante des pieds empêchent la lassitude et morfondure des pieds en voyage, et ces mêmes feuilles chargées de rosée répandues dans une chambre, les puces en sont déchassées.

L'ail. — Il faut le cuire à la braise ; après quoi on peut manger, pour chasser les vers du ventre, pour subtiliser les humeurs crasses, visqueuses, pituiteuses et lentes qui embarrassent l'estomac et particulièrement celles de la Canne du Poulmon. Il ne faut pas que les gens sanguins et chaleureux en usent.

L'argentine potentille. — Pilée et broyée elle est singulière pour les playes fraîches, pour les ulcères rongeurs... mise dans les souliers, elle empêche que les pieds des voyageurs ne se cuisent. La poudre de la même herbe sèche est admirable ; l'herbe verte guérit bientôt les cuisures des fesses des voyageurs.

La fougère. patois *Fiaudze*. — Prise en poudre avec du vin, elle tue les vers ronds, et pètrie avec du miel elle arrache les plats qui sont attachés aux boyaux ; sa décoction débarrasse très bien les entrailles et le foye.

Houblon. patois *pomplon*. — Ses premiers jettons qui sortent au printemps, mangés en salade et cuits en manière d'asperges profitent fort au foye et à la ratelle intéressées ; cette décoction est admirable pour vider les eaux des hydropiques.

Jusquiamme. patois *lugin*. — Les feuilles broyées et appliquées sur des inflammations chaudes les apaisent et résolvent ; il stupéfie les douleurs, étant anodin et même narcotique. Si on baigne le front et les tempes de sa décoction tiède, on dormira paisiblement.

Muguet blanc ou petit muguet. — L'eau qu'on en distille sert à faire recouvrer la parole à ceux qui l'ont perdue. Cette plante fortifie le cerveau, le cœur et le foye ; sa fleur bien pulvérisée fait un céphalique admirable de bonne odeur qui purge le cerveau efficacement.

Saule arbre. patois *Sodze*. — Tout est dessicatif et astringent en cet arbre ; la cendre de son écorce pètrie en vinaigre fort enlève les clous ou agassats des pieds, si on les frotte fortement de cette pâte en lune décroissante, après les avoir un peu écorchés. La liqueur qui coule de son bois en sève nettoie les yeux des sérosités et humeurs crasses qui en obstruent la vue.

Etc., etc.

LA CONTRADICTION

POURQUOI quelques femmes ont-elles la manie de la contradiction ? Elles pensent blanc à un moment donné, en leur for intérieur et même devant témoins, et il suffit qu'une de leurs amies affirme une opinion semblable à la leur, pour qu'immédiatement, elles affichent le contraire et pensent noir.

— J'aime beaucoup le volant en forme que l'on porte cette année... dit une dame.

— Ah ! vous aimez ça... Je trouve que cela coupe la silhouette..

— J'aime bien le froid sec... on peut faire ses courses allègrement.

— Je le déteste... je préfère cent fois la pluie.

Il se peut que celle qui contredit n'aime pas le volant en forme et adore la pluie, mais à peine a-t-elle réfléchi à ses convictions parce que c'est sa manie.

Elle deviendra la proie de deux clans : l'un qui se taira devant elle et ne lui communiquera plus aucune impression. L'autre clan sera celui qui se jouera d'elle, et émettra les idées les plus fantaisistes rien que pour le plaisir d'entendre les fantaisies contraires.

Il est fort rare que celle qui a la manie de la contradiction, s'aperçoive du jeu que l'on emploie avec elle. Elle rétorque avec ardeur les arguments qu'on lui oppose et elle devient amère et tranchante. Elle abat les idées d'un mot, elle tranche, elle coupe, elle rogne et persifle, avançant ses théories comme les meilleures et les plus sensées.

Quand son partenaire est habile, il peut la ramener sans qu'elle s'en méfie aux idées qu'elle avait combattues quelques instants auparavant :

— Il fait presque chaud, aujourd'hui..

— Vous trouvez ?... Je me disais justement qu'il faisait frais..

— Cela dépend évidemment des dispositions où l'on se sent..